

DÉNI, DÉFI, DÉLIT, DÉPIT. (2005)

Mohammed Karim ABOUB, psychanalyste, Paris

A force de nier l'évidence on fait parler le silence. Encore une fois, la banlieue, le 93 et les jeunes font l'actualité depuis quelques semaines. La violence est partout, dans les mots et dans les actes.

C'est dans un contexte de difficultés cumulées, difficultés matérielles et psychiques, de souffrances et d'humiliations, que va se jouer la plus tragique des parties qu'il est donné à des jeunes de cette condition sociale d'engager contre leur environnement social, contre la société en entier et, en fin de compte, contre eux-mêmes. A force d'être ballottés, au sens propre et au sens figuré, ballottés extérieurement et intérieurement, au fond d'eux-mêmes, ces jeunes finissent par devenir ballots. Des adolescents souffrent dans des quartiers défavorisés en cherchant des lieux et des liens pour se faire entendre. Entendre qu'ils vivent dans une souffrance (et une sous-France) sans histoire, sans mémoire, sans vie, sans avenir, sans issue. On parle plus, et peut-être trop, d'eux, sur eux, à propos d'eux, qu'on ne les laisse parler. Tout est fait pour qu'il n'existe aucune chance pour eux de regagner le jeu social des partages, du rapport à l'autre.

La souffrance des adolescents s'incarne dans leurs vies, dans nos vies, sous la forme de besoins, de manques, de désirs inassouvis, d'espoirs impossibles. Si l'adolescent en proie à la détresse, au silence, au mutisme ou au soliloque, ne trouve pas de réponse sous la forme d'actes symboliques, il est réduit à crier fort et désespérément pour dire qu'il existe. Il souffre et s'éprouve alors comme étant jeté comme une boule de flipper dans un monde sans repères. Il a l'impression qu'une nuit noire s'est abattue sur sa vie. Une nuit noire le laissant en état de déréliction.

Cette souffrance est masquée par l'insécurité dans des familles paupérisées, sans racines, sans repères, dans des familles flottantes en raison du chômage, du non emploi, de l'absence de logement décent, de l'absence de statut social sécurisant, de la dépendance à l'égard d'autrui, à l'égard du monde qu'on ne domine pas ; bref, de ce qu'on dit être aujourd'hui l'exclusion sociale, du non accès à la culture, en raison de l'échec scolaire qui est en même temps l'échec de l'école (et, peut-être, l'échec de l'école plus que l'échec scolaire).

Les conduites (drogue, délinquance, violence...) sont des actes répétitifs venant à la place d'une parole, d'une identité reconnue. Les pires violences, c'est l'auto agressivité. Elles traduisent des déplacements d'appels au secours qui n'ont pas reçu de réponse, sur d'autres objets et en premier lieu sur l'objet le plus présent avec soi, le plus immédiat, le plus proche de soi et le plus facile, apparemment, à atteindre et à détruire, son propre corps, son propre moi.

Les adolescents sont ici victimes, victimes plus que bourreaux, d'une pathologie due à l'inattendu de leur environnement social, économique, culturel, politique. A la marginalité, voulue ou subie, s'est ajoutés la stigmatisation, la ségrégation dans des univers clos et « prolétariote ».

Il est urgent de les écouter avec modestie et humilité, d'apprendre à leur contact des savoir-faire. Les écouter permet de les aider à vivre et à être, au lieu de leur faire subir notre faire savoirs de tout et du rien.

Ici, l'écoute prend appui sur une éthique du sujet, et elle ne doit pas céder au désir ni de savoir ni de pouvoir à la place de l'autre. C'est une éthique de la personne, et de la personne particulière, qui doit nous permettre alors de penser le sens et le non-sens de la souffrance d'un adolescent, qui consiste en ce que toute l'énergie qu'il dépense à vivre, ne se récupère pas. Sur lui pèse alors une irréductible dégradation des choses qui mutile peu à peu son existence de sujet, une existence souvent déniée.

Faute d'écouter l'adolescent, on aura alors à faire au déni, défi, délit et dépit. Le déni de l'existence (ici déni des effets) d'un sujet porteur d'une histoire particulière singulière pousse des adolescents à défier une société en crise où ils n'ont ni place, ni statut, ni références identitaires, d'où délits, délinquance, violences. Ici la dépression de l'adolescence est à l'origine des conduites délictueuses. Elle intervient par dépit, souvent masquée par le symptôme « actes de violence ».

Reprenons ces quatre termes : déni, défi, délit, dépit. A l'évidence par-delà l'euphonie ou presque l'homonymie ou, mieux, l'homologie qui les lient entre eux, il y a comme une continuité de sens, une logique interne, immanente à chacun d'eux.

Du substantif, déni, au sens de déni de justice – de refus de la chose due et justement due, en toute justice, de refus de reconnaître et d'accorder à quelqu'un ce qui lui est dû – on passe tout naturellement au prédicat, dénié, qui porte en lui plus manifestement la notion de négation : dé nié et dénégation peuvent être compris comme des concepts psychanalytiques, et c'est en ce sens que l'on veut les entendre ici. La dénégation est le procédé pour lequel le sujet, tout en formulant un des ses désirs, un de ses sentiments, une des ses pensées presque là refoulés, continue à s'en défendre en niant qu'ils lui appartiennent. Ici, en ce qui nous concerne c'est l'usage Freudien que nous retenons, c'est le refus de la perception d'un fait s'imposant dans le monde extérieur, c'est le déni. « Je n'ai pas

pensé cela ». « Je n'ai jamais pensé cela ». Dénier de la réalité, autre concept psychanalytique, est un terme employé par Freud dans un sens spécifique. C'est un mode de défense consistant en un refus par le sujet de reconnaître la réalité d'une perception traumatisante. Dénier est souvent plus que la négation et plus que la dénégation. Car il y a aussi, il faut s'en souvenir, le dénier de la société face à la souffrance de ces adolescents dont on parle. Au dénier de justice, violence propre à susciter la révolte (quand même elle serait désespérée, impuissante, vouée à l'échec), à la dénégation comme expression d'un refus, d'une contestation de la réalité déprimante, peut répondre le défi.

Le défi est alors cette provocation qu'on lance à l'adversaire, réel ou imaginaire, en vue d'un combat singulier, corps à corps ; le défi est à relever, qu'on le relève soi-même ou qu'on demande qu'il soit relevé. Il est un élément d'un dialogue qui s'impose impérativement – selon la logique de l'honneur de soi, une logique dans laquelle se trouve engagé tout « l'être » et une logique qui peut conduire jusqu'à la dernière extrémité, jusqu'à la mort – mais d'un dialogue dangereux car c'est dans la position de perdant d'avance qu'on entre dans ce dialogue. Défier, c'est donc nécessairement affronter, braver. Défier, c'est être en défiance. Ici, l'adolescent défie, faute de pouvoir faire autrement, faute de pouvoir engager une autre forme de relation, un autre type de dialogue, avec la société où il vit mais dont il n'a plus rien à attendre. Il défie aussi ses parents en rejetant les signifiants du non (du nom du père) et par sa mise à l'écart, il dénie sa généalogie, son roman familial. Ici le nom du père est un nom dupe et un nom qui erre (« le nom, dupe erre »). C'est parce qu'il n'est pas dupe que l'adolescent erre sans repère (re-père). Ce père contesté ne représente plus rien. Il y a alors inversion des rôles : l'adolescent se fait le parent de ses parents. Le père contesté, disqualifié, c'est toute la société qui l'est aussi, mais y a-t-il en ce cas possibilité d'inversion des rôles ?

Et parce que cela est impossible, il ne reste plus que la solution de la négation radicale, la négation de soi, du monde, du défi qu'on lance au monde.

Le défi appelle souvent le délit ou se traduit par le délit, quand il se joue hors des règles et se joue des règles qui régissent les rapports normaux avec la société déifiée, même quand ces rapports sont conflictuels, selon des conflits réglés par avance. Hors des règles, il n'y a de place que pour le délit, c'est-à-dire l'infraction à la loi et l'infraction de la loi, infraction au sens judiciaire du terme et plus largement, au sens de refus des principes par lesquels est défini le monde social parce que ces principes sont eux-mêmes définis conformément aux intérêts des dominants et non pas de ses propres intérêts (nomos, le partage légal, l'attribution légale, la loi se rattache à nemo, partager selon la loi). On parle de délit flagrant, c'est-à-dire visible, aperçu au moment même où il se commet ; on parle d'arbres de délit (objets d'un délit, corps du délit), c'est-à-dire d'arbres coupés à l'encontre des ordonnances, en infraction aux lois du code forestier et de la police rurale. Délit se dit aussi d'un fait qui cause du dommage à autrui. Délit est une infraction aux lois politiques. Pour les adolescents usagers de cannabis, le délit est une mise en acte, c'est une parole agit qui agit sur l'autre. Dans le délit, l'acte n'est pas mentalisé. C'est un cri désordonné qui exprime souvent une souffrance psychique.

Quand plus rien ne sert ... et que pas même la souffrance ne produise d'effets sur l'autre, il ne reste plus que le dépit. Être dépité de tout, du monde, de la société, de l'existence humaine, de sa propre existence. Le dépit est alors un chagrin mêlé de ressentiment dû à une déception. « En dépit de ... » (ou malgré ...), « en dépit du bon sens » : l'expression correspond mieux au cas des adolescents qui ont perdu confiance en l'adulte, elle répond mieux à leur situation. L'estime de soi est dépréciée par l'inattention de l'entourage, le rejet, le nom peau qui colle à certains adolescents issus de parents immigrés.

La dynamique ici de l'autopunition, de l'autodestruction renvoie à la faiblesse des identifications parentales qui ne permettent pas les identifications nécessaires à la construction d'un sujet ; c'est alors l'angoisse de vivre, la colère, l'usage de produits psychotropes...

Lorsque les images parentales sont disqualifiées, l'adolescent s'enfonce dans l'échec et les carences psychiques et n'a alors que la violence comme issue à une non issue d'identité.

Être pris en considération comme sujet par l'autre, dans l'écoute et dans l'échange des mots qui tissent la vie, c'est déjà un début de réconfort dans l'accompagnement de l'adolescent usager de cannabis, car :

« C'est cette victime émouvante, évadée d'ailleurs, irresponsable, en rupture de ban, qui voue l'homme moderne à la plus formidable « galère sociale », c'est cette victime que nous recueillons quand elle vient à nous ; c'est à cet être de néant que notre tâche quotidienne tente d'ouvrir à nouveau la voie de son sens, dans une fraternité discrète vis-à-vis de laquelle nous sommes toujours inégaux.

Offrir du lien social, c'est-à-dire des espaces de parole, pour adolescents, c'est leur ouvrir un espace psychique garant des possibilités d'aide, et qui, sans éluder la souffrance du sujet placerait celui-ci face à ses responsabilités d'humain et de désirant. Si la violence n'est pas entendue comme un symptôme, de même que si la violence dans leur détresse (J'existe, je veux être reconnu) n'est pas entendue et symbolisée, elle réapparaîtra sous forme d'éclatement, de désordres d'une part et de jugement d'autoprotection des adultes d'autre part. Ici, il est plus que nécessaire de privilégier des moments psychiques de rencontres avec des chemins d'humains.

Cette rencontre, les adolescents l'attendent. Ils attendent de croiser quelqu'un qui simplement soit quelqu'un, et sur la parole de qui ils puissent compter, une parole vraie, juste... et cette parole là, elle n'est pas programmable

d'avance, elle est parole singulière. Cette rencontre d'un adulte qui ne se prendrait pas pour Dieu, ni pour la télé, celui qui résoudrait à leur place leur adolescence, mais qui simplement saurait l'accueillir dans un lieu où il a pris la responsabilité éthique que la vie y soit possible, cette rencontre, ils l'attendent. Lorsqu'elle leur est donnée, ils savent venir y parler. Ils attendent la présence d'un humain, qui de ne pas savoir dire ce que c'est qu'être un humain, mais simplement d'essayer de l'être, leur permette d'accepter de se respecter comme de respecter autrui ; ce mouvement limite leurs illusions de toute-puissance, au nom de l'amour du transfert qu'ils y ont découvert.

Comprenons bien ici : plus nous chercherons la solution à leur place en continuant de leur donner les réponses de la vie, sans espace pour venir s'y chercher parmi et avec nous,... réponses concrètes, matérielles, sexuelles, de biens de consommations, de marque de lessive, de stars réalité, de partages égalitaires, de justices illusoire, de jouissances organiques, de méthodes éducatives, psychologiques, de redressement, de père ceci ou cela...plus ces réponses, comme ces Autres que nous adultes représentons pour eux, ils ne pourront que les détruire qu'ils soient féroces ou câlins, pour exister eux-mêmes, dans le désespoir de n'avoir rencontré personne.

L'anonymat de la transmission de la question de l'humanisation du sujet, dans les villes constitue un ravage pour les adolescents. Scientifiquement et aseptiquement confrontés à la loi juridique, ou la compréhension des psychologues, à des « sachant » qui savent à leur place, ils ne rencontrent personne qui soit vraiment quelqu'un qui aime, pleure et déteste tour à tour en pardonnant, et qui sache leur dire « non » tout simplement, un « non » pour vivre, un « non » au nom du savoir vivre nécessaire à ne pas détruire la vie.

Dans cet anonymat, ils leur restent la violence des images et de mots insaisissables.

Nous ne pouvons conclure provisoirement sans poser une question évidente concernant la construction de nos lieux d'aide contemporains. Si l'expérience conduit à cette logique et la confirme, n'est-ce pas tout l'espace du travail social, de l'assistance à autrui, humanitaire ou socio médicale, qui doit être repensé à partir de ses hommes et de ses femmes, de leur art d'exercer, perdants ainsi les illusions qui le fondèrent dans l'espoir de trouver la méthode qui permettrait de fabriquer de l'humain sans aucune erreur ? Méthode étatique et scientifiquement garantie par décret, de manière prévisible et indépendamment des personnes ?

Ainsi supposée juste.

Accepter de ne pas être tout puissant, et qu'en dernier ressort le choix d'user ou d'abuser d'un produit : le cannabis, dépende d'une démarche subjective du sujet en lui-même, cela n'implique t'il pas une autre définition du travail d'accompagnement des adolescents usagers de cannabis ?

Le praticien social « moderne » ne serait il pas simplement un « quelqu'un » inscrit dans le discours de la science, participant dans la cité, faillible, mais capable de produire de la vie et non des certitudes, de travailler un art de vivre, d'interroger un art d'aimer, et aussi à même d'en élaborer quelque chose, d'en dire quelques bribes, et de les transmettre, ouvrant ainsi au sujet adolescent usager de cannabis qui le veut une autre porte sur l'avenir, une place pour sa parole.

Mohammed Karim ABBOUB.

Psychanalyste.

21, rue de la Chine.

75020 PARIS.

Email : abboub@club-internet.fr

M. A. ABBOUB : « DENI – DEFI – DELIT – DEPIT » interview in Actualités de l'émigration, n°101, 23-29 septembre 1987, pp. 5-16. Déni est souvent plus que la négation. L'exemple célèbre de Freud qui raconte le cas d'un patient qui lui raconte un rêve où il est questions de sa mère. A la fin du récit du rêve, le patient associe en disant à Freud : ne pensez pas qu'il s'agit de ma mère. Je n'ai pas pensé cela dans mon rêve. Freud pense alors qu'il s'agit bien de la mère du patient dans le rêve, mais que le patient refuse de le reconnaître.

Jacques LACAN « Ecrit » Le Seuil.. Le Seuil, Paris, p. 124.